

rivière, répondit Atkins en regardant l'étranger, pendant que Brown, qui considérait l'arrivée de l'étranger comme intempestive, reprit sa place près du feu et s'amusa à tisonner à l'aide du fourgon.

—Vous avez indubitablement suivi le cours de la rivière pendant plusieurs lieues sans vous en douter, fit-il en prenant part à la conversation ; mais vous n'avez pas pu apercevoir le courant, car les roseaux poussent très-épais, et s'étendent sur une étendue d'un quart de lieue.

—Je m'imaginai bien que je ne pouvais pas être fort éloigné de la rivière, car le cannier est d'une magnifique venue. Les pâturages sont-ils bons dans ce pays ?

—Oh ! excellents, répondit Atkins en fixant de nouveau ses regards sur l'étranger.

Brown cessa de tisonner, et, perdu dans ses pensées, il laissa tomber le fourgon de bois dans les cendres brûlantes, qui jaillirent en étincelles flamboyantes. Il regardait machinalement la plaque de fer de la cheminée comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose qu'il avait oublié.

—J'ai fait une longue traite aujourd'hui, dit enfin l'étranger en rompant le silence général ; aussi le vent m'a desséché le gosier. Oserai-je vous demander un verre d'eau fraîche ?

—A votre service, répondit Atkins en se levant pour aller remplir un gobelet à un seau qui se trouvait dans un coin de la salle.

Brown, dans l'esprit duquel avait surgi une idée lumineuse, examina l'étranger d'un air sombre. Celui-ci, à son tour, jeta sur Brown un regard obséquieux qui trahissait une curiosité extrême ; mais il se tourna ensuite vivement vers Atkins, des mains duquel il prit le verre d'eau et but à sa soif sans s'arrêter.

—Puisque vous buvez de l'eau, je me sens altéré moi-même, observa Brown d'un air très-tranquille, tout en se rappelant très-bien la conversation dont il avait entendu quelques mots dans la cabane des bords de l'Arkansas, et il était résolu à cacher à tout prix ses soupçons aux deux hommes qui se trouvaient là avec lui.

—Un moment, gentleman ! s'écria Atkins ; on ne boit pas un liquide aussi froid et aussi fade quand le temps est à l'orage. Si vous ajoutiez un peu de whisky à votre eau, qu'en dites-vous ? Cela serait du moins une boisson agréable qui ne vous ferait aucun mal.

—Je ne crois pas qu'aucun de nous ait horreur du whisky, répliqua l'étranger avec un air de satisfaction.

Atkins, sur ces paroles, se dirigea vers le placard, d'où il retira un broc et trois petits verres.

—Allons ! monsieur Brown, servez-vous, observa Atkins en présentant le broc à son hôte. Que faites-vous donc ? vous ne vous êtes versé qu'une goutte de liqueur. Bon ! voilà qui vaut mieux ; n'ayez pas peur, c'est du chenu ! Plus il fait mauvais dehors, plus nous devons songer à nous chauffer le coffre. Maintenant veuillez nous dire votre nom, monsieur ? Moi je m'appelle Atkins, et le gentleman que voici M. Brown.

—Mon nom est Jones, répondit l'étranger, John Jones, c'est là un nom qui n'est pas difficile à retenir, n'est-ce pas ? Buvez donc à notre connaissance plus intime. Monsieur Atkins, monsieur Brown, à votre santé !

Et, sur ces mots, il approcha le verre de ses lèvres.

Les traits d'Atkins se contractèrent et se couvrirent d'une teinte livide quand il vit celui qui prenait le nom de Jones boire à la santé et à la connaissance plus intime d'un Régulateur, et, appelant à lui toute son énergie pour ne point se trahir, même par un coup d'œil, il fit bonne contenance, et ses traits reprirent leur expression accoutumée.

Une seconde fois il fit raison à ses hôtes sans faire semblant de rien et leur dit :

—Pussions-nous devenir et rester toujours bons amis !

Le fermier sortit de la chambre.

Les deux hommes étaient tranquillement assis près de la cheminée.

Jones, absorbé dans ses pensées, tisonnait le feu, et frappait sur les bûches enflammées, faisant tomber les charbons ardents

de manière à faire jaillir les étincelles de tous les côtés ; passe-temps qu'il n'interrompait de temps à autre que pour jeter un regard impatient, d'abord sur la pendule, puis vers la porte par laquelle il espérait voir revenir Atkins.

Atkins entra.

—Monsieur Brown, vous paraissez avoir besoin de repos. Voici de la lumière, si vous voulez vous coucher, je vais vous conduire à votre chambre.

—M. Jones me rejoindra bientôt, n'est-ce pas ? répondit Brown. Bonsoir gentleman. Si vous ne partez pas de trop bonne heure demain matin, je pourrai faire un bout de chemin avec vous. Bonne nuit, gentleman.

La pièce était à peine éclairée par la lueur des charbons ardents du foyer. Atkins pria son hôte de prêter attention à ce qu'il allait dire.

—Sans nul doute quelqu'un vous a envoyé vers moi, dit-il à voix basse à M. Jones, après l'avoir emmené à une certaine distance de la maison, de manière que leur conversation ne pût être entendue de personne.

—Oui, c'est vrai, répondit l'étranger. Quel est votre nom ?

—Atkins.

—Très-bien ! Je vous amène des chevaux. Ils sont au coude formé par la rivière.

—Ils sont donc restés dans l'eau ?

—Mais certainement.

—Comment connaissez-vous donc si bien le pays ? Ce n'est pas la première fois que vous venez ici ?

—Probablement non, répondit l'homme en souriant. J'ai passé mes jeunes années dans l'Arkansas. C'est moi qui ai vendu cette propriété à Brogan, et c'est lui qui vous l'a cédée.

—C'est donc vous qui avez pratiqué " le secret ? "

—Oui ; mais motus là-dessus, fit Jones avec précaution.

On pourrait nous entendre par cette nuit noire.

—Très-bien, ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'aller chercher les chevaux pour les mettre en lieu sûr.

—Bon ! Je vais les quêrir.

—N'avez-vous pas besoin de moi pour vous aider ?

—Je puis agir tout seul jusqu'à ce qu'ils soient dans la cour, répliqua l'étranger en s'éloignant et disparaissant dans l'obscurité.

Atkins entra chez lui, fit avec précaution la ronde autour de sa maison, traversa la cour et se dirigea vers une espèce de hangar où une huitaine de chevaux erraient en liberté, puis, franchissant la clôture, il disparut bientôt dans l'obscurité.

Brown, qui avait vu sortir les deux hommes à travers les fentes du toit, fut ainsi confirmé dans les soupçons qu'il avait conçus. Pendant quelque temps il demeura indécis. Les suivrait-il pour les découvrir sur le fait, ou resterait-il dans la maison et les laisserait-ils ainsi accomplir leur œuvre clandestine ? Que pouvait-il faire seul et sans armes contre deux ? Ces hommes étaient certainement en garde contre toute surprise, il leur donnerait l'éveil sur la découverte qu'il avait faite, et alors toute chance de les prendre en flagrant délit serait perdue. Ces considérations décidèrent donc le brave garçon à rester couché, et il ne trouva rien de mieux à faire que de se mettre à réfléchir sur les événements de la journée :

—Cotton, que l'autorité recherchait depuis quelque temps avec le soin le plus minutieux ; dans quel repaire était caché ce Cotton ? Quelle était la cabane assez retirée ou le hallier assez épais qui recélait ainsi ce brigand ?

Un colon du voisinage pouvait être son complice, mais qui, Wilson ? Pelter ? mais ils sont Régulateurs. Johnson ? Peut-être ; et ses soupçons grossissaient à mesure qu'il songeait à cet individu. On avait rencontré les chevaux de Johnson la nuit où l'on avait poursuivi les voleurs, et pourtant Harfield affirmait avoir vu les traces de ses propres animaux. Il était sûr entre autres que les indices qu'on avait trouvés sur la rive nord de la rivière étaient ceux de ses chevaux à lui, et cependant, en suivant les traces marquées sur la rive méridionale, il avait trouvé des traces toutes différentes.

Curtis, Cook et Harfield avaient affirmé n'avoir point vu, le